

Mirosław Loba¹

Les enjeux théoriques et littéraires en Pologne après 1989

Depuis 1989, le paysage intellectuel en Pologne a été profondément bouleversé. La transition que nous sommes en train de vivre en ce moment même, deux ans après l'entrée de notre pays en Union Européenne, a eu un fort impact sur la situation dans les sciences humaines et, ce qui m'intéresse particulièrement, sur la littérature, la recherche littéraire, la place de la réflexion théorique. C'est avec une certaine angoisse que j'aborde le problème du processus de transformation dans le champ de la réflexion sur la littérature, car il s'agit d'une vaste question et d'un objet qui est en plein mouvement et dont je suis participant.

Mon intervention sur les enjeux théoriques et littéraires d'aujourd'hui sera forcément personnelle, je suis philologue de formation, romanisant. Cela peut sonner anachronique, mais dans cette partie de l'Europe, on se sert encore de ces mots d'antan, qui remontent au XIX^e siècle, au moment de la réflexion scientifique et systématique sur la nature du langage, mais après tout, cet anachronisme n'est pas peut-être si malheureux. Le philologue, c'est celui qui s'occupe de l'étude des textes et de leur transmission. Je vais donc privilégier dans mon propos l'aspect de transmission, celui du va-et-vient qui s'effectue entre les textes et la société, entre la littérature et son dehors. J'espère que cette étiquette de philologue ne sera pas mal prise et ne m'empêchera pas d'entrer sur des terrains que certains chercheurs littéraires encore aujourd'hui n'oseraient pas fréquenter au nom de la pureté sacrosainte des disciplines.

Avant 1989

Pour ne pas tomber dans une vue ahistorique des choses, force est de se tourner d'abord dans le passé. Il sera donc nécessaire de remonter dans un premier temps à l'époque avant 1989 et de rappeler un certain climat intellectuel et politique, pour se rapprocher ensuite du présent en traversant ce moment de 1989 dans lequel le philosophe américain Francis Fukuyama voyait la fin de l'histoire.

¹ (Note de la rédaction) Institut de Philologie Romane de l'Université Adam Mickiewicz à Poznań.
E-mail : amloba@amu.edu.pl

Pour parler de la scène intellectuelle en Pologne avant l'effondrement du communisme, il faut entrer d'emblée dans une certaine logique qui tient à la censure entourant la littérature et la pensée intellectuelle. Cette pratique était contenue dans les oppositions : patent/latent, officiel/inofficiel, manifeste/voilé. Passée après la Seconde Guerre mondiale dans le bloc soviétique, profondément marquée par le stalinisme, la Pologne d'après 1945 et notamment celle d'après 1956, vit dans une période où l'on a l'habitude, le plaisir pervers de chercher dans n'importe quel message un double sens. Chaque texte, qu'il soit politique, littéraire ou tout simplement informatif, était toujours soumis à une exégèse qui consistait à en dépister les non-dits, les intentions cachées, les clins d'œil, à en discerner le vrai du faux. Les intellectuels auscultaient le langage du parti, les propos et les textes pour y trouver des écarts, des trous qui seraient l'indice le plus minime d'une dénonciation du système, qui révéleraient ses contradictions, ses fissures et ses défaillances. Comme le décrivent aujourd'hui certains sociologues, le socialisme réel était en fait autre chose que ce qu'il voulait être, ou mieux ce qu'il voulait incarner. Ce socialisme réel reposait sur un certain simulacre, le discours officiel voulait à tout prix ajuster la doctrine et la réalité qui ne se laissait pas enfermer dans les mots². Pour maintenir les apparences de la stabilité du système, on s'efforçait de donner une interprétation rationnelle de la réalité en termes marxistes de manière à assurer de façon symbolique le contrôle de la réalité.

Le marxisme qui, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, fascinait un nombre important d'intellectuels polonais s'est montré au cours des années inefficace et a manqué son rendez-vous avec la réalité. Les tentatives de révision, celles qui sont venues de l'Occident (Sartre, Goldmann, Althusser), puis celles qui ont été faites en Pologne même - il suffit de mentionner les travaux de Leszek Kołakowski et Bronisław Baczko - se sont vite montrées trop dangereuses et ont été classées comme réactionnaires. En 1968 (mars 1968 en Pologne n'a rien de commun avec mai à Paris), le conflit au sein du parti communiste entre les communistes nationalistes et les communistes plus libéraux, en grande partie d'origine juive, aboutit à des purges, des expulsions et à l'émigration ; pour se

² Voir J. Staniszkis, *Ontologia socjalizmu*, Krytyka, Warszawa 1989.

débarrasser des révisionnistes, les autorités exploitent les manifestations des étudiants organisées à l'université de Varsovie contre la suppression du drame national polonais de Mickiewicz. À la première de cette pièce, ouvertement antirusse, assistait entre autres l'ambassadeur de l'Union soviétique. La défense du spectacle était accompagnée de slogans comme « la culture sans censure ». Les manifestations se sont terminées par des combats avec la police et l'exclusion de l'université, entre autres, d'Adam Michnik, qui a terminé ses études dans mon université. L'année 1968 non seulement a mis fin à l'espoir de créer un communisme à visage humain, mais a aussi compromis le marxisme en tant que système de pensée. Pour de nombreux intellectuels, c'est la prise de distance (le plus souvent voilée) avec le parti et avec le marxisme devenu une pure idéologie. Mars 1968 a ouvert la voie à la création d'une opposition démocratique à laquelle adhéraient les intellectuels de toutes les couleurs. Après 1970 et 1976, cette opposition a pris des formes plus organisées et s'est manifestée par des actions politiques, par le développement de publications clandestines qui cherchaient à subvertir l'ordre et le langage officiel.

Il convient de dire qu'à partir des années 1950, beaucoup de chercheurs qui affichaient leur marxisme et ceux qui le boudaient cultivaient cette dualité : patent/latent. On se tournait souvent vers des sujets historiques pour commenter discrètement le présent. Le chef d'œuvre de ce genre de lecture est l'ouvrage de Jan Kott, *Shakespeare, notre contemporain*. Ce brillant chercheur, en faisant appel aux pièces du dramaturge élisabéthain, a donné un poignant commentaire du stalinisme. Plus le système perdurait, plus les chercheurs en sciences humaines se créaient des refuges, des lieux où ils pouvaient exercer leur liberté de penser sans se compromettre, sans s'engager intellectuellement et moralement dans l'idéologie déclinante.

Les historiens se tournent vers le Moyen Âge : grâce au soutien de Jacques Le Goff, Karol Modzelewski et Bronisław Geremek vont faire une autre histoire et vont même publier leurs ouvrages en Pologne en faisant quelques concessions à la doxa du moment, en introduisant en général dans leurs ouvrages quelque référence aléatoire aux travaux de Marx ou Engels, ce qui ne changeait en rien le

message de leur œuvre. Pour les chercheurs en littérature, le premier refuge a été la tradition romantique, le second, la sémiotique et le structuralisme.

Le romantisme qui a contribué en Allemagne et dans les pays de l'Europe centrale à l'éveil des nations, à l'émergence de l'idée État nation et par conséquent au débat sur les identités nationales est devenu le terrain privilégié de la réflexion sur la liberté, la mémoire et l'héritage nationaux. Par sa grande littérature, le romantisme polonais est devenu ce que le classicisme en France fut pour les Français. La grandeur de cette période se résume dans le fait qu'elle est loin de se réduire à un seul projet politique, même si la récupération de l'indépendance était un but unanimement partagé.

Se référer à la littérature romantique constituait souvent une forme de résistance, conçue comme une résistance non seulement contre l'opresseur russe, mais aussi contre toute forme de contrainte. D'un côté, on pouvait dénoncer le projet impérialiste russe et signaler sa ressemblance avec la politique soviétique. D'autre part, soulever l'opposition rousseauiste entre la nature et la culture permettait de parler de tout ce qui subvertit la civilisation, de critiquer la société qui, par des moyens techniques, politiques, imaginaires opprime l'individu. Cette approche a permis à Maria Janion, grande spécialiste de l'histoire du romantisme polonais, d'introduire dans ses séminaires des références à la psychanalyse, au surréalisme français et à ses plus extravagants représentants tels que Georges Bataille, Roger Caillois, Pierre Klossowski. Le thème de la transgression était au cœur de ces séminaires qui ont eu un grand impact sur les générations grandies sous le communisme et privées à 95% de contacts directs avec la culture occidentale ; ces séminaires tenus à Varsovie et Gdańsk étaient un appel d'air pour tous ceux qui n'avaient aucun accès à la littérature et à la presse étrangère.

Or, à la longue, cette vision du romantisme s'est avérée être un piège, on pourrait même parler d'une certaine défiguration (la réduction de la pensée romantique au message politique, voire indépendantiste et messianique, l'exaltation excessive du romantisme noir). C'est seulement ces dernières années

qu'on a vu des tentatives d'une réinterprétation nouvelle du romantisme faite par de jeunes chercheurs³.

Un autre terrain qui permettait d'échapper au communisme et à la tradition positiviste, c'était la sémiotique structurale qui, aux yeux des autorités politiques, semblait promouvoir une réflexion innocente, parce que proche de la logique formelle remontant à l'école de Varsovie et de Lvov. Cette ouverture a permis la traduction de *L'Anthropologie structurale* de Claude Lévi-Strauss et de certains écrits de Roland Barthes. Mais cette version polonaise du structuralisme s'est montrée subversive dans un sens complètement opposé à celui qu'elle a eu en France. En Pologne, le structuralisme s'intéressait davantage à la *langue* qu'à la *parole*, pour se servir de termes saussuriens. Les structuralistes cherchaient plutôt des continuités qui rattachaient la pensée et la culture polonaises au paradigme, à la tradition de la pensée occidentale. On s'efforçait de dégager l'ordre universel des phénomènes. La notion jakobsonienne de littérarité donnait lieu à la vision universelle de la littérature et permettait de sortir des limites imposées par la politique officielle. Il s'agissait également de montrer indirectement que le système communiste n'est qu'une variante de quelque chose qui est beaucoup plus large, qui n'est qu'un phénomène historique, une forme, une structure passagère. Dans la Pologne des années 1970 et 1980, on cherchait avant tout les structures linguistiques et littéraires qui soutiennent toute production artistique, au lieu de penser la rupture, la différence, comme il était de tradition en France. Ceci explique l'indifférence avec laquelle a été accueillie *L'archéologie du savoir* de Michel Foucault publiée en Pologne dans les années 1970. Les chercheurs exaltaient (et continuent à le faire encore aujourd'hui) les textes pragois de Roman Jakobson sur le langage poétique, sur l'effet de dépaysement, donc de surprise, que produit la parole poétique, toujours subversive et dévoilant les espaces inconnus. Ceci est dû aussi au grand attachement des Polonais à la poésie. Les derniers prix Nobel décernés aux Polonais ont couronné deux grands poètes, Czesław Miłosz et Wisława Szymborska.

La fin de l'histoire : 1989

³ Voir A. Bielik-Robson, *Duch powierzeni. Rewizja romantyczna i filozoficzna*, Universitas, Kraków 2004.

Après ce voyage dans le passé, il est temps de se rapprocher de l'époque contemporaine. Les premières élections libres en juin 1989, précédées par les négociations entre le pouvoir communiste et l'opposition, conduisent à la défaite du régime communiste. Il est alors enfin possible de revenir à un langage transparent, d'abandonner l'allégorie et l'allusion, et nombreux sont ceux qui y croient. La censure est levée, les médias s'affranchissent lentement de leur servitude à l'égard du régime politique.

La levée du contrôle de la presse et des livres permet de parler et d'écrire librement et amène la publication de nombreux textes inaccessibles jusqu'alors. En même temps, la police secrète détruit une partie de ses archives, il est aujourd'hui difficile d'évaluer quel est le pourcentage de documents qui ont disparu. L'enthousiasme qu'éveille la nouvelle situation relègue au second plan la question de la mémoire. Le passage du communisme à la nouvelle réalité politique se fait de façon douce : il n'y a pas de chasse aux sorcières, la volonté de répartir à zéro est le slogan répété par le nouvel establishment politique. À la longue, ce désir généreux de pardonner sans conditions s'est révélé une source de conflits et de fantasmes paranoïaques. Cette période de transition qui suscite encore beaucoup de controverses – et pas seulement chez les historiens - ouvre sans aucun doute une époque nouvelle. La discussion sur la nature de cette transition est des plus intéressantes. Au départ, la transition est vue comme un effet de l'opposition au régime, comme le résultat de l'action commune des militants de l'opposition soutenus silencieusement par le reste de la nation. Selon ce scénario, la révolution a donc ses prestigieux héros et son public. Selon les autres, la chute du régime ne se réduit pas seulement à des événements spectaculaires comme les grèves de la faim, la révolution de velours, la chute du mur de Berlin ; la faillite du pouvoir communiste serait due aux tentatives de réformes du système d'en haut, à une série de décisions prises en concertation et avec la participation de Moscou⁴. Il s'agit de ce moment où les autorités communistes se rendent compte que le plein pouvoir ne suffit pas pour contrôler la réalité, et surtout pour relancer l'économie. À partir de 1985, le régime communiste cherche des mesures politiques en vue de sortir de cette longue crise.

⁴ Voir J. Staniszkis, *Postkomunizm*, Warszawa 1995.

Le débat se résume à ce dilemme : changement spontané ou changement imposé d'en haut. Le débat n'est pas terminé, mais c'est autour de ce moment fondateur que va se cristalliser le futur discours politique⁵.

La révision de l'histoire est marquée par l'entrée dans l'époque du libéralisme, mais un libéralisme avant tout économique. La nouvelle économie met en évidence non seulement l'inégalité des richesses, mais surtout l'inégalité d'accès au jeu économique. Le communisme s'effondre, mais paradoxalement ses promoteurs sont les premiers bénéficiaires des changements économiques. Ce sont eux ou leurs proches qui vont diriger les entreprises nationales privatisées, qui vont entrer dans les conseils des grandes sociétés et des banques. Ces faits vont nourrir non seulement les discours politiques, mais aussi l'imagination des cinéastes qui vont maintenir les fantasmes paranoïaques du complot, du péché originel de la nouvelle démocratie.

La période de transition déclenche donc très rapidement les premières divisions et les premiers conflits. Et les lignes de partage n'opposent pas seulement les nostalgiques du communisme et les partisans du libre marché. Avec le recul que nous avons d'aujourd'hui, nous pouvons dire qu'un autre conflit se profile, celui qui oppose la génération de 1980 et celle de 1968⁶. L'état de siège instauré après quatorze mois du mouvement social de Solidarité a été un seuil plus important, parce qu'il a touché presque toute la société. 1968 avait une autre dimension, il s'agissait avant tout de la crise au sein des élites du parti communiste et des intellectuels. Chacune des deux générations a sa propre légende : les opposants de l'opposition démocratique, devenus hommes politiques ou responsables de grands médias, se réfèrent toujours à leur résistance au régime, aux matraquages et aux poursuites de la police. Les jeunes qui ont vécu l'état de siège évoquent leurs combats avec la police, les coups de bâtons et les canons à eau pendant toute la décennie qui a précédé la table ronde. Ils insistent sur leur exclusion du pouvoir après 1989, alors que les ex-communistes qui se sont ralliés au parti démocratique et aux grandes personnalités issues de l'opposition ont accédé aux plus hauts postes de l'État. La génération de 1980 a vécu une sorte de

⁵ Ibid.

⁶ Voir P. Nowak (éd.), *Wojna pokoleń*, Prószyński i S-ka, Warszawa 2006.

frustration. En août 1980, le frémissement d'une vie nouvelle qui allait pouvoir s'épanouir grâce à Solidarité, a abouti à deux effondrements successifs : d'abord après l'état de siège en 1981 avec les années tristes qui l'ont suivi, ensuite en 1989 lorsque le pouvoir a été pris par la génération de 1968 et les ex-communistes. La tension entre ces deux blocs n'a cessé de monter pour s'articuler seulement il y a deux ans⁷. Une grande affaire de pots-de-vin autour de la préparation d'une nouvelle loi sur les médias a jeté de l'ombre sur le plus grand journal polonais dirigé par Adam Michnik (*Gazeta Wyborcza*).

La jeune littérature ausculte ces années après l'état de siège, les années du deuil de la liberté, du refoulement de l'échec, un deuil qui selon moi n'a pas encore trouvé une forme symbolique appropriée. Malgré leur conflit avec les soixante-huitards, les quadragénaires sont déchirés entre le passé et la modernité. Critiques à la fois à l'égard du passé et du présent, ils adoptent différentes postures, souvent contradictoires et difficiles à classer. Ont probablement tort ceux qui aimeraient en faire des partisans de la nouvelle droite, de même que se trompent ceux qui voudraient voir en eux des libéraux avertis. Ils restent lucides et voient arriver une nouvelle génération qui se place sous le signe de la mondialisation, à l'égard de laquelle ils observent un optimisme mitigé.

La mondialisation

Un autre facteur intéressant qu'il faut prendre en considération lorsqu'on parle de la vie intellectuelle en Pologne est la mondialisation. On peut dire que c'est en 1989 que la Pologne est entrée dans le processus de la mondialisation en faisant le choix de l'économie de marché. Cet événement s'est caractérisé, comme le définit J. Staniszkis, par la rapidité de certaines opérations (convertibilité de la monnaie, désindustrialisation, introduction des technologies numériques), ce qui a conduit à l'aplatissement du temps et de l'espace, voire à la réduction, la convergence des temporalités : le temps dans lequel avaient vécu les Polonais a subi une violente modification. La mondialisation nous a arrachés de notre temps historique (linéaire) et nous a imposé une autre dimension temporelle avec des institutions et des structures qui relèvent d'une autre rationalité. L'effet de cette

⁷ Voir l'interview de Sławomir Sierakowski avec Cezary Michalski, *Liberalizm zmęczenia* in *Krytyka polityczna*, p. 18-79, 2007 (13).

intrusion d'un autre temps est le phénomène de la dissymétrie : dissymétrie entre le temps universel des pays les plus développés et le temps (local) de la pré-modernité. Un autre effet de cette dissymétrie est l'introduction d'une désindustrialisation qui ne correspond pas au temps historique du postcommunisme polonais encore fort impliqué dans les structures industrielles. La différence par rapport aux pays développés, c'est que le capitalisme en Pologne reste incomplet, inachevé. La Pologne poursuit mimétiquement le développement économique et intellectuel de l'Occident, mais on peut observer un écart entre l'intégration formelle et l'intégration réelle. Le monde occidental, que ce soit dans l'économie ou dans l'univers des structures universitaires, nous impose des institutions qui relèvent d'un autre temps historique. Cela rend difficile l'adaptation et l'autorégulation à l'échelle locale.

Pour éviter le conflit généré par la mondialisation, il faudrait laisser de côté selon ses promoteurs son identité, s'oublier, introduire dans la logique mondiale sa propre rationalité et son propre temps⁸. On peut donc observer un processus du déclin des États et parallèlement l'émergence de sociétés capables de s'adapter, de se discipliner et de manipuler leur propre identité.

Dans cette perspective, la Pologne d'aujourd'hui se caractérise par la coexistence de plusieurs temporalités, plusieurs plis temporels dans lesquels vivent ses citoyens, de même que par la présence de nombreux espaces de conflit entre le centre (aussi flou soit-il) et la périphérie. Selon les sociologues, trois temporalités sont à envisager⁹ :

- **le temps virtuel** de la société moderne, participant aux nouvelles technologies hyperperformantes, à l'échange d'informations, le temps des identités virtuelles (blogs, photographies, jeux, etc.) ;
- **le temps des traditions : le temps** des agriculteurs, des campagnes, des petites villes qui vivent à l'écart des inventions modernes ou bien sont confrontées à des standards et des normes provenant d'une rationalité

⁸ Cf. Z. Bauman, *Wieloznaczność nowoczesna. Nowoczesność wieloznaczna*, PWN, Warszawa, 1995.

⁹ À propos de l'idée de la coexistence des plusieurs temporalités dans le monde globalisé cf. J. Staniszkis, *Władza globalizacji*, Wydawnictwo Naukowe Scholar, Warszawa 2003.

absolument étrangère. Il faudrait développer ici le problème du religieux qui occupe en Pologne une place énorme et qui a aussi des formes temporelles différentes. On pourrait même parler d'une certaine dissymétrie entre, d'une part, le ton postmoderniste et postchrétien de certaines de nos théologies et de philosophes chrétiens inspirés par les textes de Jean-Luc Marion et, d'autre part, le discours traditionnel de certains représentants de l'Église ;

- **le temps historique** : le temps des collisions avec la situation matérielle, les habitudes, le capitalisme inachevé et la mondialisation. D'un côté, on observe les phénomènes propres à l'accumulation primitive du capital et de l'autre, on assiste à des formes sophistiquées du capitalisme tardif. La parution, à la fin des années 1990, du livre de Maria Janion *En Europe, mais avec nos morts*¹⁰ fut en Pologne un grand événement. Selon cette philosophe, l'entrée en Europe (identifiée souvent de façon exagérée et abstraite avec le Marché, la Raison, la Technique) ne doit pas signifier l'oubli de notre identité, de nos cadavres, de notre passé.

L'éveil d'une nouvelle génération d'écrivains

Les écrivains et les intellectuels nés dans les années 1960, qui ont vécu la vague de Solidarité et vu tomber le mur de Berlin, cherchent à exprimer leur expérience et leur rapport à l'histoire et au présent. D'un jour à l'autre, cette génération qui, après l'état de siège, avait encore Albert Camus comme guide, s'est retrouvée face à une nouvelle constellation intellectuelle dont elle ne connaissait que des fragments et des débris. La publication presque simultanée, durant cette décennie, des textes classiques de la philosophie qui n'avaient pas été traduits sous le régime communiste (Heidegger, Merleau-Ponty, Foucault, Arendt, Bourdieu, Gadamer, Freud et j'en passe) et des ouvrages des philosophes et écrivains contemporains (Jacques Derrida, Paul de Man, Paul Ricœur, Hayden White, Francis Fukuyama, Charles Taylor, Emmanuel Lévinas) qui faisaient l'objet de débats intellectuels partout dans le monde, a provoqué une véritable avalanche d'idées et a fait comprendre le retard, la dissymétrie de notre vie

¹⁰ M. Janion, *Do Europy - Tak, ale razem z naszymi umarłymi*, Sic!, Warszawa 2000.

culturelle et intellectuelle passée. On peut imaginer le malaise des Polonais face à cet énorme héritage qu'il leur fallait assimiler sans délai. La volonté de nouer le plus vite possible un dialogue avec la pensée contemporaine, l'effort de penser en termes modernes, tout cela a conduit à des impasses et des paradoxes. Comment appliquer les idées de Derrida, de Lévinas, si on connaît à peine les textes de Heidegger ? Comment être postmoderne, quand il faut affirmer les vertus modernes : la raison, la technique, le sujet ? Comment promouvoir le combat des femmes, quand on attend qu'elles soient gardiennes des lois du marché ?

Les écrivains de la génération de 1980 sont également confrontés à la marée des textes que les traducteurs s'empressent de présenter au public polonais : best-sellers américains et les grands textes de la littérature mondiale. Mais il faut avouer que les écrivains vivent très bien ce challenge, ils reprennent facilement et avec brio le langage de leurs contemporains occidentaux. Il est même intéressant d'observer la littérature polonaise beaucoup plus que la sociologie ou la psychologie et la philosophie dans la description et l'analyse des désarrois et de la complexité du monde contemporain. Certains philosophes constatent que l'art annexe des débats qui devraient se produire sur d'autres terrains¹¹. En Pologne, le débat sur la mémoire se fait souvent à travers les fictions littéraires ou cinématographiques.

Parmi les autres écrivains qui ont affronté ce défi de la nouvelle réalité, il faut mentionner Pawel Huelle, romancier de Gdańsk, qui se concentre sur la résurgence du passé allemand de Gdańsk dans la vie de ses habitants actuels. *Weiser Dawidek* raconte l'histoire de la disparition en 1957 d'un garçon juif de treize ans. Weiser est un personnage qui porte en lui un secret. Pour les autres protagonistes du roman, dont le narrateur, c'est un peu un messie, un chaman. Le narrateur fait une investigation pour comprendre sa disparition mystérieuse et jamais élucidée. Au cours de la narration, le récit se laisse lire comme une métaphore nostalgique de l'absence de la culture juive dans la culture polonaise, au-delà des conflits idéologiques. Un autre roman, *Hans Castorp*, est un jeu très réussi avec *La Montagne magique* de Thomas Mann. Selon Paweł Huelle, Hans

¹¹ Sz. Wróbel, *Opór wobec pamięci in Iluzje Pamięci*, Sz. Wróbel (éd.), WPA-UAM, Kalisz-Poznań, 2007.

Castorp aurait commencé ses études à Gdańsk. Dans son roman *Madame*, un autre écrivain, Antoni Libera, renoue ironiquement avec Gombrowicz, mais introduit aussi des éléments politiques en montrant la Varsovie des années 1960.

Vers le local et la périphérie

Le privilège des écrivains et des chercheurs en sciences humaines est toujours d'aller à contre-courant du mouvement de la culture de masse, de la société du spectacle, de s'opposer à cet aplatissement temporel qu'impose la mondialisation, d'échapper à l'universalisme de la technologie et à brouiller cette image qu'une certaine pensée aimerait imposer.

On peut aussi voir des écrivains et des artistes qui refusent ce monde de la mondialisation, le formatage de l'imagination et se lancent dans la quête de la diversité culturelle, en faisant appel à la diversité culturelle de la Pologne et de l'Europe centrale. Ceci se manifeste par l'intérêt pour les cultures, les sociétés qui ont disparu ou sont en voie de disparition : l'ancienne culture juive, celle des gens du voyage. De ce courant font partie les derniers romans d'Andrzej Stasiuk, comme *Fado*, ou qui explorent les traces de la diversité culturelle de l'Europe centrale. On observe aussi la réintégration de la culture juive, la grande absente de ces soixante dernières années. Ces recherches littéraires s'accompagnent d'un renouveau des études ethnologiques, limitées au folklore à l'époque du communisme. Les ethnologues observent sur le terrain le processus des mutations culturelles qui se produisent en Pologne. L'exploration de la périphérie conduit aussi au mythe, à la pensée magique, domaine privilégié d'Olga Tokarczuk qui construit des récits où la réalité contemporaine côtoie le mythe et le fantastique.

Vers le contemporain

Dans la littérature qui se focalise sur le présent le plus éphémère, l'exemple le plus spectaculaire est celui des romans de Dorota Masłowska qui a débuté à l'âge de dix-sept ans. Ses romans reprennent le langage hip-hop des ados et racontent l'expérience chaotique et narcotique de la réalité quotidienne. *Polococktail party* est un long monologue intérieur qui se transforme en un délire envoûtant, où s'affichent toutes les angoisses, les préjugés de la génération X polonaise. Le protagoniste du roman est un jeune drogué, banlieusard en

survêtement, qui raconte ses aventures avec les filles dans une boîte fréquentée par tous les paumés possibles. Il faut évoquer ici les grands atouts de Masłowska que sont la musicalité et la puissance de son langage. Elle a réussi à rythmer avec brio sa détresse et son égarement ; par la réécriture du langage anarchique et argotique de la jeunesse polonaise, elle parvient à en faire de la littérature. Cette irrévérence et cet anarchisme digne d'un Houellebecq apparaissent aussi dans les romans féministes (Izabela Filipiak), lesbiens et dans les romans *queer* (Michał Witkowski), à vrai dire moins réussis, qui constituent plutôt une provocation et une sorte d'*acting out* dans une société catholique. Il faudrait signaler aussi la littérature qui s'oriente vers l'intime, qui ausculte l'enfance et l'adolescence maltraitées ou nostalgiques (Jacek Dehnel, Wojciech Kuczok).

Les enjeux théoriques

Face à cette production littéraire, face à ce nouveau contexte culturel et politique, les facultés littéraires, après avoir assimilé ce grand héritage moderne de la pensée occidentale, se mettent à se servir de ces nouveaux instruments. Passé le temps du premier engouement et de la consommation rapide des nouveautés intellectuelles, on commence à réaliser les difficultés, les enjeux de cette nouvelle philosophie, on se met même à les critiquer. Je relèverai un trait particulier de cette situation, à savoir que la réception, en Pologne, d'une certaine pensée française s'est effectuée en grande partie à travers les interprétations américaines. La fascination américaine de la *French theory* s'est propagée chez nous et elle a été bien accueillie dans les universités. Il est peut-être temps de s'intéresser aux causes de cette médiation américaine de la pensée de Jacques Derrida, Jacques Lacan et de Michel Foucault.

Dans le discours théorique contemporain, une tradition herméneutique occupe à coup sûr une position dominante, c'est celle qui fait appel à Paul Ricoeur et à la tradition allemande dans le sillage de Heidegger et de Gadamer. Les meilleures lectures de la poésie contemporaine se sont énormément inspirées de cette école. On n'a pas besoin de préciser que Ricoeur a toujours joué un rôle important en Pologne : ses lectures du structuralisme ont eu un grand impact sur toute une génération de chercheurs. La pensée allemande qui était très incomplète

dans la Pologne communiste fait son grand retour avec les traductions des œuvres de Freud, Heidegger, Husserl et Gadamer. La philosophie de Nietzsche est peut-être la plus commentée par la génération des jeunes chercheurs.

Une approche plus récente, mais très prisée, est celle de l'anthropologie culturelle. Porter le regard sur la littérature à travers sa contextualisation culturelle séduit beaucoup de chercheurs. C'est dans cette mouvance qu'on pourrait situer les *cultural* et *colonial studies*, les lectures féministes et les lectures psychanalytiques. Il faut préciser que les travaux de G. Borkowska, D. Ulicka, E. Kraskowska ne sont pas aussi radicaux que les textes des fondatrices de la critique féministe. Les *gender studies* portent avant tout sur l'inégalité sociale, sur l'image du corps féminin. Il est sans doute exagéré de situer la réflexion de Philippe Lejeune sur l'autobiographie dans ce contexte, mais vu son grand succès, il convient de la mentionner.

Pour terminer, il faudrait évoquer le retour difficile à la pensée critique. Dans le climat actuel de grand dynamisme social, de profonde mutation de la société, il est très difficile de critiquer les idéologies ou les mythes, au sens barthésien du terme, qui soutiennent le pouvoir conservateur et libéral en place. Lancé par la nouvelle gauche de Varsovie, l'appel à Lénine, même s'il est relu par le très intelligent et manipulateur Žižek, se laisse interpréter comme un nouveau procédé commercial, une publicité de plus.

Au moment de conclure, il faut constater que la théorie littéraire polonaise cherche à concilier sa tradition de réflexion historique, formelle et systémique sur l'objet littéraire avec les nouveaux langages qui mettent en cause le caractère autonome et exceptionnel de la littérature, ou bien radicalisent la dimension purement rhétorique, purement fictive du discours littéraire. C'est une confrontation intéressante avec l'œuvre et qui se nourrit également de textes littéraires écrits souvent loin des débats philosophiques et sociaux officiels. Pour qu'ils soient compris dans leur singularité, ces textes appellent un autre langage critique que le discours formaliste. C'est justement le grand champ de l'interprétation qui s'est ouvert devant la littérature et la théorie littéraire. Lire,

c'est assumer sa position, c'est prendre le risque d'interpréter non seulement la littérature, mais aussi le monde.